



I

*Le soldat (après un dur combat de quatre heures).—Cette guerre est terriblement assommante ! Je me sens tout à fait morfondu. Ah ! si je me trouvais soudain transporté à côté de ma douce Nellie qu'il me semble voir assise, en ce moment, sous le portique, lisant les poèmes de Longfellow.*



II

*Mais, juste à ce moment, Nellie était elle-même au plus fort d'une mêlée.*

## CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Un auteur ne peut rester longtemps inconnu ou méconnu, ici, quand il a pour parrains M. de Labriolle, M. Fréchette et une bonne presse.

C'est ce qui échoit presque simultanément à M. Antoine Albalat. Ce nom, à peu près étranger dans nos parages, il y a une saison, est déjà familier. Son livre : *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, est recommandé, à la fois, par la réclame intéressée et celle qui ne l'est pas. En France, ce fut feu Sarcey que M. Albalat trouva fort heureusement au nombre de ses révélateurs. M. Albalat est donc un homme chanceux. Mais il y a plus : son livre mérite le bien qu'on en dit. Il est de ceux que je voudrais voir entre les mains de tous les Canadiens, jeunes et vieux, qui veulent ou doivent écrire.

Je vais aujourd'hui en analyser un chapitre — que je ne choisis pas au hasard, et pour cause. MISTIGRIS a dit avec raison que l'abus dans l'"image" est, parmi nous, à l'état endémique. Or, dans le chapitre en question M. Albalat prend pour thèse :

"La science d'écrire ne consiste pas toute dans l'image ; mais la magie du style, sa couleur, son éclat, son effet, sa vie sont certainement dans l'image."

Pour mettre de suite le lecteur bien à même de comprendre ce que dit M. Albalat, je donne deux définitions :

Une *image* est une métaphore par laquelle on rend les idées plus vives, en prêtant à l'objet une forme plus sensible.

Une *métaphore* est une figure de rhétorique par laquelle on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue ; c'est par métaphore qu'on dit : la *lumière* de l'esprit, la *fleur* des ans, les *ailes* du temps, etc.

Il ne faut pas abuser des métaphores, parce qu'à la longue elles fatiguent, comme une ornementation surchargée ; mais il ne faut pas craindre de multiplier les images. Buffon a dit à propos de style : "Que chaque pensée soit une image."

Il y a des *métaphores hardies*, celles qui sont tirées d'objets trop peu semblables à ceux qu'on veut exprimer, comme si l'on appelait le tonnerre la *trompette du ciel*. On ne peut faire passer de pareilles métaphores qu'à l'aide d'un *pour ainsi dire* ou de quelque autre tournure :

... Les soins ne purent faire  
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron ;  
Les ruines d'une maison  
Se peuvent réparer. Que n'est cet avantage  
Pour les ruines du visage !

Évitez les images (images ou métaphores) :

1<sup>o</sup> Quand elles sont forcées, prises de trop loin, et dont le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible. C'est ainsi qu'un poète appelle les gazons les *cheveux de Cérès*.

2<sup>o</sup> Quand elles sont tirées d'objets bas et dégoûtants. C'est ainsi que Tertullien dit, en parlant du déluge universel :

Le déluge fut la lessive générale de la nature :

et Benserade :

Dieu lava bien la tête à son image.

3<sup>o</sup> Quand les termes métaphoriques, dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne peuvent être liées. Telle est cette métaphore de Malherbe :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion  
Porter le dernier coup à la dernière tête  
De la rébellion.

Louis se trouve successivement comparé à Jupiter maître de la foudre, à un lion et à Hercule terrassant l'hydre de Lerne.

Évitez toutes les images forcées, brutales de forme, comme Victor Hugo, voulant peindre la blancheur d'un teint de jeune fille :

Cet enfant avait l'air dans la neige pétri.

C'est là un exemple d'une image admissible, gâtée par l'expression.

C'est l'imagination qui fait trouver les images. Or, l'imagination est facilement dérégulée ; et, si on se laisse entraîner, on émaillera son style d'une ornementation à outrance, voisine du grotesque et de l'incohérence.

C'est forcer une image que de dire : "Il s'enfonce dans les sombres cavernes du vice."

C'est être trivial que de peindre :

Jupiter crachant la neige sur les Alpes.

On arrive, dans ce genre, aux phrases célèbres : "Le char de l'État navigue sur un volcan." — "Les questions brûlantes reviennent sur l'eau."

Récemment un poète disait à la Vierge Marie :

Tes larmes éteindraient tout le feu des enfers.

Rien n'est plus commun, de nos jours, que ces rapprochements forcés.

Par la métaphore ou l'image, on donne un corps et des couleurs aux choses les plus abstraites, et on présente les objets sensibles sous les traits les plus énergiques ou les plus gracieux. La métaphore personnifie les passions, prête de la réflexion aux animaux, donne le sentiment et l'action aux choses inanimées.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

La clarté et la vérité des images dépendent du plus ou moins de rapports qui existent entre un sentiment ou une idée et l'objet physique auquel on les compare. Si, par exemple, le génie et l'éloquence d'un orateur débrouillent dans mon entendement le chaos de mes pensées et en dissipent l'obscurité, je me rappelle que le soleil produit le même effet sur la nature, et je dis, de cet orateur, que c'est un génie *lumineux*.

Au contraire, quand Victor Hugo nous peint dans ses vers :

Napoléon qui va glissant tous les canons,

l'image rabaisse l'idée et, à force de rester en dessous, produit presque un contre-sens.

Une image est forte quand elle renferme à la fois une image et une métaphore. On demandait à Agésilas pourquoi Lacédémone n'avait point de murailles :

Voilà, s'écria-t-il, en montrant ses soldats, les *murailles de Lacédémone*.

Nous l'avons dit, conclut M. Albalat, la magie d'un style est dans les images. La poésie surtout vit d'images ; on ne la conçoit guère sans cela. Cependant Molière en a peu, bien que Racine, qui n'a fait aussi que du théâtre, en ait davantage et que Shakespeare en fourmille. Victor Hugo a été le roi de l'image, et M. Sully Prudhomme n'en a presque point. Boileau n'en a pas. De sorte qu'on a divisé, peut-être injustement, les poètes en poètes proprement dits et en versificateurs. Pascal lui-même, prosateur profond plutôt que coloré, a trouvé des images saisissantes, lorsqu'il a comparé l'homme à un "roseau pensant" et qu'il dit ailleurs : "Le silence des espaces infinis m'effraie" ; et ailleurs : "Les rivières sont des chemins qui marchent."

KODAK.